

## CHAPITRE PREMIER

### *Trois fois meurtrière*

Ses nerfs la lâchèrent un peu avant Juvisy sur Orge. Sentant monter les larmes, sachant que, dès qu'elles commenceraient à couler, elles la submergeraient, l'aveuglèrent, la conductrice de la Renault 4 guetta une portion de bas-côté élargi et, à la première occasion, se rangea au bord de la Nationale 7 qu'elle suivait depuis Corbeil-Essonnes en direction de Paris.

À peine fut-elle arrêtée que, sans prendre la peine de couper son moteur ou d'éteindre ses feux de croisement, elle se laissa aller en avant, le front sur le volant, tandis que lui échappait une plainte douloureuse et que la secouaient des sanglots d'autant plus violents qu'elle les avait contenus.

Il était plus de trois heures du matin en cette froide nuit de Toussaint qu'obscurcissait un ciel couvert. Les rares voitures qui circulaient sur la nationale dépassaient ou croisaient la Renault 4 dans un grand vacarme mécanique et un violent déplacement d'air, klaxonnant parfois le véhicule immobile sans que sa jeune conductrice ne relève les yeux, sans même qu'elle les remarque.

Froide. Obscure. Ainsi se sentait, à l'intérieur, celle qui se faisait appeler Valeria Evangeli. Et elle ne savait, du remords, de l'horreur ou de la peur, quel était le sentiment qui la tenaillait le plus.

Elle avait tué. Elle avait tué à deux reprises – un homme et une femme.

L'homme, elle ne le regrettait pas : c'était précisément pour éliminer ce fumier qu'elle s'était rendue cette nuit-là à l'hôpital de Corbeil, où il était soigné après avoir été gravement blessé par la redoutable Panthéra. Ah ! si seulement elle n'avait pas fait le travail à moitié, celle-là ! Valeria n'aurait pas été contrainte d'intervenir afin de sauvegarder la vie qu'elle s'était forgée après avoir échappé successivement aux griffes de son oncle et tuteur, Eusebio Marsani, puis à celles du très nuisible et très hypocrite agent Georges Berthier, de la Sûreté Nationale, à la triste existence duquel elle venait de mettre un terme sanglant.

Elle n'y avait d'ailleurs pris aucun plaisir. Il était parfois nécessaire de recourir au meurtre, mais il fallait être fou pour en jouir, estimait-elle. Elle eût cependant sans doute pu éprouver la vague satisfaction de la vengeance accomplie si ce qui s'était produit juste avant, l'autre meurtre, n'avait pas déjà lourdement pesé sur sa conscience.

La femme, elle n'avait jamais eu l'intention de la tuer, mais elle l'avait tuée pourtant, et d'horrible manière.

La faute en était à son inexpérience, à son absence de sang froid. Stupéfiée de réaliser qu'à peine un quart d'heure s'était écoulé depuis son départ de Corbeil, elle sentit ses sanglots redoubler tandis que les images des meurtres et de leur suite défilaient en boucle dans sa tête, la hantaient tels autant de spectres hideux et terrifiants...

Après avoir laissé sa voiture dans une rue adjacente, Valeria gagna aisément les abords de l'hôpital – situé en pleine ville et gardé par un unique policier qui, entre ses rondes, ne pouvant être partout à la fois, choisissait de rester dans le hall d'entrée, à l'abri du froid. Quand elle le vit franchir les portes à la fin d'une de ces patrouilles, sûre qu'il ne ressortirait pas avant un long moment, elle contourna le bâtiment et emprunta l'escalier d'incendie jusqu'à l'étage où elle avait affaire. Là, un premier problème se présenta : elle n'avait pas songé que la sortie de secours pût être verrouillée. Puisque, criminelle novice, elle n'avait pas apporté de diamant pour découper les carreaux, elle dut se résoudre à en briser deux à l'aide du manche de son poignard – l'un à la hauteur du verrou, l'autre à celle de la poignée – avant de s'avancer dans le couloir sur la pointe des pieds, le cœur battant.

L'effraction n'avait pas été très bruyante, aussi la jeune femme commençait-elle déjà à se calmer quand la porte devant laquelle elle passait s'ouvrit à la volée, livrant le passage à une infirmière de nuit corpulente dont les yeux s'écarquillèrent à sa vue.

Valeria eut alors très peur. Un cri suffirait à donner l'alarme, ce qui la contraindrait à s'enfuir avant d'avoir accompli sa tâche, à supposer qu'elle ne fût pas capturée. Ce fut cette peur qui décida de sa

réaction : elle repoussa violemment l'infirmière dans le bureau d'où elle venait de surgir et, puisqu'elle avait encore son poignard à la main, frappa à deux reprises, une fois à la gorge, une fois à la poitrine, sans songer qu'elle était en train d'assassiner une innocente. Le sang jaillit des blessures, écarlate sous les lumières crues, et la femme s'effondra en émettant un gémissement étouffé – la carotide ouverte, le cœur transpercé. Valeria n'attendit pas de savoir si elle était morte : elle ressortit dans le couloir avec une seule idée en tête : abattre son véritable ennemi puis s'en aller, rentrer chez elle, fermer les yeux, dormir... et se convaincre au réveil que toute cette expédition n'avait été qu'un rêve. Hélas ! il était déjà trop tard pour cela.

Ce fut seulement au seuil de la chambre de Berthier que, sa frayeur retombée, elle prit conscience de ce qu'elle venait de faire. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds tandis que la scène du meurtre se déroulait à nouveau en elle, elle se mit à trembler, sa vue se brouilla et, un instant, elle crut qu'elle serait incapable de tuer à nouveau, tant le sang échappé des blessures de l'infirmière lui semblait se répandre dans son propre cerveau, la projeter à la limite de la syncope.

Pourtant, elle n'avait pas le choix. Elle déglutit à plusieurs reprises, le cœur au bord des lèvres, et se secoua pour chasser l'engourdissement qui s'emparait d'elle, le voile tombé devant ses yeux. Concentrée, sachant ne pouvoir se permettre d'hésiter sous peine de renoncer, elle s'avança jusqu'à la couche du policier paralysé. Non sans se répéter encore et encore que celui-là était tout sauf un innocent, elle lui plaqua une main sur la bouche pour prévenir un cri et lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre. Le sang jaillit à nouveau. Devant elle. Sur elle. En elle. Berthier sortit bien sûr du sommeil au milieu de l'opération, horrifié mais impuissant, et elle le regarda mourir sans honte, n'ayant qu'à se rappeler ce qu'il lui avait naguère fait subir pour sentir s'évaporer regrets et compassion. Pourtant, au bord d'un nouveau malaise, elle recula devant les yeux exorbités du moribond et sortit de la chambre à toutes jambes pour se mettre à courir vers la porte-fenêtre.

Son cœur bondit dans sa poitrine quand elle aperçut la femme en robe de chambre debout sur le côté du couloir, à l'évidence tout juste sortie du poste des infirmières où gisait sa première victime. Une patiente, sans aucun doute. Un témoin.

Et, un témoin, c'était exactement ce dont elle avait besoin, se rappela-t-elle. Quelqu'un qui servirait fidèlement aux enquêteurs la fable qu'elle désirait qu'on leur servît.

« Place ! s'exclama-t-elle en un éclair de lucidité. Place à Panthéra ! »

L'inconnue – il lui semblait l'avoir déjà vue quelque part mais, sur le moment, elle eût été incapable de dire où – ne fit pas mine de s'interposer, ce qui dispensa Valeria d'une nouvelle confrontation violente : l'instant d'après, la fausse Panthéra ressortait dans la nuit et dévalait quatre à quatre les marches de l'escalier de secours.

Elle était presque arrivée au rez-de-chaussée quand le hurlement résonna au-dessus de sa tête : la patiente, dans le couloir, avait retrouvé sa voix. C'était parfait : cela attirerait les secours là où elle n'était plus.

Ce fut alors que la malchance frappa pour de bon. Comme un dernier bond lui faisait quitter l'escalier pour le trottoir, elle heurta de plein fouet deux piétons que la nuit noire et l'absence d'éclairage public lui avaient masqués. Ce n'étaient pas des policiers, juste deux hommes d'une vingtaine d'années, qu'on imaginait rentrant chez eux après une surprise-partie. Quand ils s'offusquèrent d'être ainsi bousculés, leur voix grasse révéla d'ailleurs une ébriété avancée.

« Hé, ça va pas, non, tu peux pas regarder où tu vas, connard ? lança le premier.

– Connasse ! corrigea le second. C'est une pépée ! Hé, mais... où tu vas, habillée comme ça, toi ? »

Valeria se sentit empoignée par un bras, et son cœur manqua un battement ; si ces deux imbéciles devinaient qui elle tentait de personnifier, ils la conduiraient tout droit au poste de police : comment refuser la gloire promise à qui capturerait Panthéra ?

Elle avait rangé son poignard en descendant l'escalier et n'eut pas le réflexe de le dégainer à nouveau, ce qui lui évita un autre meurtre. Affolée, ne pouvant se permettre de perdre un instant, elle serra le poing et frappa en pleine face l'homme qui la tenait. Lorsque les cartilages du nez craquèrent sous ses phalanges avec un bruit écœurant, le fêtard poussa un cri de douleur et la lâcha pour porter les mains à son visage. L'autre, trop surpris ou trop souül, n'eut pas le réflexe de s'emparer d'elle avant qu'elle n'ait

repris sa fuite un instant interrompue.

Trois secondes plus tard, insultes et menaces fusaient, tandis qu'un bruit de pas précipités prouvait que les deux hommes se lançaient à sa poursuite. Valeria força l'allure. Elle ne craignait pas d'être rattrapée : la course à pied était son sport favori, ses longues jambes lui permettaient d'y exceller, et la combinaison qu'elle portait ne donnait presque aucune prise au vent – bien moins que les pardessus mal fermés de ses poursuivants. Toutefois, elle avait besoin d'une bonne avance si elle voulait s'échapper.

Elle franchit le premier coin de rue sans ralentir et plongea la main dans sa besace pour en tirer des clefs de voiture que, Dieu merci ! elle trouva aussitôt. Grâce supplémentaire, elle se rappela qu'ayant anticipé une retraite précipitée elle n'avait pas verrouillé ses portières. Lorsqu'elle arriva à la hauteur de sa R4, elle n'eut donc qu'à manœuvrer la poignée pour se glisser au volant, non sans avoir jeté en arrière un bref coup d'œil qui lui assura que les deux hommes avaient quinze mètres de retard sur elle – et même un peu plus en ce qui concernait le blessé, un mouchoir sur son nez meurtri. Cela suffirait.

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer, logea du premier coup la clef de contact dans le tableau de bord et la tourna en adressant une brève prière à la Madonne.

La Renault 4 *Parisienne* flambant neuve démarra sans se faire prier et, lâchant le frein à main, passant une vitesse, Valeria quitta son stationnement alors que ses poursuivants arrivaient tout juste à la hauteur de son pare-chocs arrière. Un coup d'accélérateur leur ôta toute chance de la rattraper. Passant en deuxième puis en troisième vitesse, la jeune femme lâcha un petit cri de soulagement – à défaut de triomphe – tandis qu'elle filait vers la sécurité.

Soulagement qui fut hélas ! de courte durée. Juste avant qu'elle ne tourne au coin de la rue suivante, son rétroviseur lui apprit que les deux hommes s'étaient arrêtés et que l'un d'eux tenait en main des accessoires évoquant trop un bloc-notes et un stylo pour être autre chose. Puisqu'il était peu probable que lui fût venue l'envie subite d'esquisser un croquis, force était de supposer qu'il notait son numéro d'immatriculation.

Valeria sentit une angoisse terrible lui comprimer l'estomac. Même sans cette ultime précision, l'incident aurait été dangereux : elle conduisait un modèle commercialisé depuis quelques semaines seulement, encore peu répandu. Avec en plus le numéro de sa plaque, la police n'aurait aucun mal à remonter jusqu'à elle.

Peut-être l'homme qu'elle avait frappé n'irait-il pas porter plainte cette nuit même, mais il le ferait sans aucun doute le lendemain, et les flics chargés de résoudre le double meurtre de l'hôpital ne tarderaient pas à additionner deux et deux.

Valeria, dès à présent, était en cavale.

Ses sanglots finirent par s'apaiser, ses larmes par se tarir. L'angoisse était toujours là, au creux de son estomac, puissante, quasi douloureuse, mais la jeune femme se sentait capable de la maîtriser assez pour reprendre la route.

De combien de temps disposait-elle ? Pas plus de quelques heures, certainement. Assez pour rentrer chez elle boucler une valise et repartir à jamais. L'ironie de la situation ne lui échappait pas, bien qu'elle y fût trop impliquée pour en apprécier tout le sel : elle avait voulu sauvegarder son existence paisible, éviter de fuir comme elle y avait été contrainte plusieurs années plus tôt, et voilà qu'à cause de la malchance, à cause d'une imprudence, d'une bêtise, elle était contrainte à une fuite bien pire que la première puisqu'elle n'aurait pas aux trousseaux un simple groupe d'individus mais les forces de l'ordre de tout un pays.

Que pouvait-elle faire ? Changer d'identité à nouveau ? Oui, sans doute, le faussaire qui lui avait fourni ses papiers actuels pourrait lui en fournir d'autres, puisqu'elle avait de l'argent. Il se montrerait peut-être plus gourmand que la première fois – les risques, tu comprends... – mais elle le savait bien disposé à son égard. Et, même si elle engloutissait dans l'entreprise tout ce qui lui restait du pactole naguère dérobé à Eusebio Marsani, l'important était de rester libre. Une nouvelle identité lui permettrait de partir à l'étranger, quelque part où nul ne la rechercherait. Ensuite, elle travaillerait pour vivre, elle en avait toujours eu l'intention.

À pareille heure, il ne lui fallut pas longtemps pour atteindre l'immeuble de la rue de Verneuil où

elle occupait un petit deux pièces au troisième étage. Elle ne prit pas le temps de se changer. Peu soucieuse de s'encombrer, elle choisit la plus petite de ses valises, où elle entassa quelques vêtements au hasard, ainsi que le précieux paquet enveloppé de vieux journaux et maintenu par de la ficelle qui renfermait toute sa fortune. Jamais elle ne s'était encore autant réjouie de n'avoir pas confié son argent à une banque, même lorsqu'elle avait changé ses livres en francs : Valeria Evangeli eût été capturée à la première tentative de retrait ; celle qu'elle serait demain pourrait sans crainte dépenser ses billets à l'effigie de Molière ou de Bonaparte.

Tandis qu'elle préparait sa trousse de toilette, elle se vit dans le miroir de la salle de bain et l'idée lui vint de changer de tête : peu d'organismes français disposaient de sa photo, qui figurait cependant dans son dossier à la Sorbonne et serait donc vite en possession de la police, voire diffusée dans la presse. Par chance, nul ne l'avait encore vue avec les cheveux courts : elle avait coupé ses longues et épaisses mèches brunes pour enfiler plus facilement sa cagoule de fausse Panthéra. Si elle ajoutait à cela une décoloration, posait sur son nez d'inutiles lunettes et adoptait la mode vestimentaire de la génération d'avant la sienne, bien malin qui reconnaîtrait la plantureuse étudiante sous l'habit de l'humble secrétaire.

Toutefois, elle ne pouvait pas procéder à ces changements dans l'immédiat : des achats étaient nécessaires et, à pareille heure, en outre un jour férié, il n'était pas question de faire les boutiques. Valeria, de surcroît, était à bout de nerfs : la peur d'être arrêtée la rongait tout autant que la culpabilité et, si elle devait adresser la parole à quiconque, fût-ce un commerçant dans l'exercice de ses fonctions, elle sentait qu'elle fondrait à nouveau en larmes sans seulement pouvoir s'exprimer.

Il fallait qu'elle se repose, qu'elle dorme. Une bonne nuit de sommeil lui rendrait ses facultés, la force de s'en sortir, elle le savait, mais elle ne pouvait en aucun cas rester ici, pas plus qu'il ne serait prudent de prendre une chambre dans un hôtel susceptible de se changer à tout moment en souricière. Il lui fallait un refuge sûr pour quelques jours, le temps de modifier son apparence et d'obtenir les faux papiers dont elle avait besoin. Un peu d'aide ne serait pas non plus à dédaigner, mais à qui pouvait-elle s'adresser ? Les étudiants qu'elle fréquentait à la Sorbonne habitaient chez leurs parents, et elle n'entretenait de toute façon pas avec eux des relations assez étroites pour qu'ils prennent le risque de l'héberger quand ils la sauraient recherchée par la police.

Puis elle songea à Percival Arlington.

De tous ses condisciples, c'était le seul avec lequel elle avait eu une relation amoureuse satisfaisante. Aussi libéré qu'elle de la morale bourgeoise, il considérait leurs rapports comme ce qu'ils étaient : un agréable passe-temps, un moyen de prendre du plaisir avec une personne dont on appréciait la compagnie, mais sans que vinsent s'y mêler d'encombrantes notions d'amour ou de jalousie. En outre, elle savait grâce à leurs nombreuses discussions à bâtons rompus au creux du lit, entre deux étreintes, qu'il ne considérait pas l'honnêteté au sens traditionnel du terme comme une vertu cardinale.

Lui, il l'aiderait, oui, elle n'en doutait pas. À y bien réfléchir, c'était même le seul être au monde auquel elle pouvait se confier et avouer ce qu'elle avait fait sans crainte d'être jugée trop durement. Pourquoi n'avait-elle pas songé immédiatement à lui ? Sans doute à cause d'un blocage inconscient : c'était par son intermédiaire, dans son manoir des *Peupliers*, qu'elle avait revu Georges Berthier et que son cauchemar avait recommencé. L'agent de police avait été affecté là par ses supérieurs afin de garder la propriété après la première visite de la sinistre Panthéra – la vraie. Mais le problème avait à présent disparu : Valeria se rappelait avoir lu dans les journaux que le domaine de Saint-Firmin-sur-Essonne était débarrassé de toute présence policière sur les instances de l'avocat d'Arlington ; il constituerait donc pour elle le meilleur des refuges durant quelques jours : puisqu'elle serait à n'en pas douter identifiée comme Panthéra, nul n'imaginerait que cette dernière retournerait se cacher sur les lieux de ses premiers crimes.

Eût-elle connu les rapports de Percival et de la mystérieuse jeune femme en noir qu'elle eût sans doute jugé son idée bien moins géniale, mais elle ne pouvait les soupçonner. Ce fut donc un peu rassérénée qu'elle quitta à jamais son appartement et monta pour la dernière fois dans la voiture qu'il lui faudrait abandonner.

Elle la gara sur le Boulevard St Michel puis, comme pour se convaincre qu'elle laissait derrière elle tout ce qui faisait sa vie, elle jeta après une infime hésitation dans une bouche d'égout le trousseau réunissant les clefs du véhicule et celles de son domicile.

Ensuite, les mains dans les poches de l'imperméable enfilé par-dessus sa combinaison de fausse Panthéra, elle marcha sans se retourner jusqu'au Panthéon avant de s'engager dans la rue Valette.

À quatre heures du matin, il n'était pas question pour elle de réveiller la concierge sans se faire remarquer plus que de raisonnable, aussi fut-elle soulagée de voir la lumière briller au quatrième étage, derrière une fenêtre qui, lui semblait-il, était celle de Percival Arlington. D'ailleurs, qui d'autre qu'un étudiant insouciant et épicurien eût encore été debout au beau milieu de la nuit ?

Sentant la chance tourner pour la première fois de la soirée, elle se mit en quête de petits cailloux à jeter dans les carreaux de son condisciple. La rue étroite ne lui accorderait pas beaucoup de recul, et la cible était haute, sans parler d'être minuscule à cette distance, mais la jeune femme se faisait forte de l'atteindre tout de même. Sa motivation, estimait-elle, guiderait sa main.

Ce fut donc ainsi, avec optimisme et un demi-sourire aux lèvres, qu'elle posa la dernière pierre de sa perte prochaine.

Val rêvait, allongé sur son lit, mais il ne dormait pas. Il lui semblait qu'il en serait incapable avant de tomber littéralement de sommeil. De temps à autre, il reprenait en main son roman policier, lisait deux ou trois pages d'une prose violente traduite à la hache, puis, par manque d'intérêt, reposait le livre et laissait ses pensées retourner auprès d'Alice. Avoir fait l'amour avec elle l'après-midi même n'émoussait pas le désir qu'il avait de la revoir, ce qui ne faisait que confirmer une réalité dont il était d'ores et déjà convaincu : cette fille-là, contrairement aux autres qui s'étaient succédées entre ses bras, il l'aimait pour de bon. Et elle l'aimait aussi : qu'elle eût pris la peine de passer le voir vers une heure du matin, alors qu'elle était à l'évidence très pressée, pour lui annoncer qu'elle serait absente plusieurs jours, qu'elle lui eût fait assez confiance pour lui dire où elle se rendait et pourquoi, le prouvait sans l'ombre d'un doute.

Tout n'était pas au beau fixe : cette relation, il le savait, serait compliquée, ne fût-ce que parce que sa bien aimée n'avait rien d'une jeune femme ordinaire, mais il ne pouvait se défendre d'être heureux malgré tout – et sans doute pour la première fois de sa vie. La plupart des auteurs dont il avait lu les livres s'accordaient à dire qu'un premier amour partagé produisait cet effet-là, mais il s'était toujours refusé à croire sur parole ces menteurs professionnels qu'étaient les écrivains. Cette fois, cependant, force lui était de reconnaître qu'ils ne trompaient pas leurs lecteurs.

Lorsque le premier caillou toucha sa fenêtre, il rendit sur la crémone en bois un petit bruit mat qui ne poussa pas même Val à lever la tête du roman qu'il venait de reprendre. Le deuxième, qui percuta un carreau, le fit sursauter, l'intrigua, mais pas assez pour qu'il se lève. Ce fut le troisième qui obtint ce résultat. Désormais convaincu qu'on cherchait à attirer son attention, il se précipita à la fenêtre, l'ouvrit en grand et se pencha à l'extérieur. Une seule personne, selon lui, était susceptible d'agir ainsi, bien qu'il ne comprît pas pourquoi Alice fût revenue quelques heures après lui avoir annoncé son départ pour le Poitou. Ce qu'il découvrit dans sa rue, après avoir senti le frôler un dernier caillou, lancé juste avant l'ouverture des battants, commença donc par l'étonner, puis le déçut et, enfin, le contraria.

« Val ? lança une voix qu'il connaissait bien, lui confirmant l'identité de celle dont il ne faisait qu'entrevoir le visage dans l'obscurité de la rue. C'est moi ! Viens m'ouvrir, s'il te plaît ! J'ai besoin d'aide... »

Cette dernière phrase piqua sa curiosité et le décida à faire ce qu'on lui demandait. Quelques jours plus tôt, il se fût réjoui d'une telle visite : il éprouvait une certaine affection pour Valeria Evangeli, avec qui il avait d'autres points communs que le diminutif, et leurs ébats avaient toujours été fort agréables. Aujourd'hui, cependant, la voir arriver chez lui en pleine nuit l'ennuyait au plus haut point – une nouvelle preuve, lui sembla-t-il, du sentiment qu'il éprouvait pour Alice de Sérigny.

Toutefois, Valeria ne semblait pas songer à la gaudriole, et ses paroles rappelèrent au jeune homme la surprise éprouvée quelques jours plus tôt, lorsqu'il l'avait vue à l'hôpital de Corbeil-Essonnes, où elle rendait secrètement visite à l'agent de police blessé chez lui par Panthéra, et surtout lorsque, sous le couvert d'un déguisement qui ne l'avait pas trompé, elle avait feint de ne pas le reconnaître, refusé de répondre à ses appels. Il y avait là-dessous un mystère qu'il s'était promis de percer, et voici semblait-il que s'en présentait l'occasion.

Après avoir lancé un « J'arrive » encourageant, il se rhabilla de pied en cap, à la fois pour affronter

le froid des couloirs et pour éviter tout malentendu, puis descendit les quatre escaliers successifs d'un pas mesuré, afin de ne pas déranger des voisins avec lesquels, par souci de tranquillité, il préférerait rester en bonne entente.

Dès qu'il lui eut ouvert la porte, Valeria se jeta dans ses bras – qu'il s'abstint de refermer autour d'elle. Si elle sentit sa froideur, elle n'en donna aucunement l'impression, car elle se serra contre lui comme elle ne l'avait encore jamais fait en dehors de leurs étreintes amoureuses, et lui balbutia à l'oreille qu'elle avait de gros ennuis, qu'il devait l'aider. À l'évidence, elle tremblait, et ce n'était pas seulement de froid.

« Viens, dit-il, en l'écartant de lui et en la prenant par la main. Tu me raconteras tout ça là-haut. »

Ils montèrent les quatre étages en silence. La main glacée de l'Italienne, dans celle de Val, trémulait toujours, de même que – il s'en rendit compte en tournant la tête – sa lèvre inférieure. Oui, c'était grave, à n'en pas douter : Valeria Evangeli n'était pas le genre de fille à trembler pour une peccadille.

À peine fut-elle entrée dans l'appartement qu'elle se laissa tomber sur le lit et enfouit son visage dans ses mains. Sur le moment, Val ne remarqua pas ses jambes gainées de noir sur lesquelles s'ouvrait son imperméable – ou, s'il les remarqua, il n'en tira aucune conclusion.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il simplement au bout de quelques secondes.

La jeune femme prit deux ou trois inspirations profondes avant de relever la tête. Elle avait les traits creusés, ce qu'accentuait sa nouvelle coupe courte, et le regard halluciné, comme fiévreux.

« Je... j'ai tué deux personnes », souffla-t-elle.

Val écarquilla les yeux. « Toi ? s'exclama-t-il. Mais qui ? Comment ? Pourquoi ? Où ? »

Il s'interrompit en prenant conscience du ridicule de cette avalanche de questions. S'asseyant près de sa compagne, il lui entoura les épaules d'un bras et ne protesta pas quand elle plaqua le visage contre son épaule, terrassée par une crise de larmes. Il la laissa pleurer tout son soûl, très intrigué mais sachant que les explications nécessaires viendraient à leur heure.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Valeria ? » interrogea-t-il quand les sanglots de la jeune femme s'apaisèrent enfin.

Elle secoua tristement la tête.

« Je ne m'appelle pas Valeria, avoua-t-elle d'une voix rauque. Je m'appelle Gina. Gina Marsani. C'est un nom qui te dit quelque chose ? » Comme il faisait signe que non, elle haussa les épaules. « Évidemment, tu n'es pas milanais, tu n'as aucune raison de savoir qui est mon oncle Eusebio. »

Elle le lui expliqua. Et lui raconta ensuite ce qu'elle n'avait encore jamais raconté à personne : pourquoi elle avait quitté l'Italie, et dans quelles conditions. Comment elle était arrivée en France pour tomber peut-être pas tout à fait de Charybde en Scylla mais cependant dans un nouveau piège – celui de l'ignoble agent Georges Berthier. Comment elle lui avait faussé compagnie, à lui aussi, avant de le retrouver par le plus grand des hasards aux *Peupliers* et de céder à la panique.

Elle acheva son récit par les événements de la nuit, à l'hôpital de Corbeil-Essonnes. Cette partie, qui eût objectivement dû être la plus courte, se révéla en fait la plus longue, car entrecoupée de nouvelles crises de larmes, surtout quand la jeune femme en arriva au moment où elle avait poignardé l'infirmière.

Val, un moment choqué, se raisonna vite : c'était après tout un quasi-accident, un crime commis dans l'affolement, tout à fait comparable à ce qui s'était produit quand Alice, surprise, n'avait pu empêcher le démon de s'emparer d'elle et de lui faire égorger Margaret Arlington. Ce serait peu défendable devant un tribunal, mais ça l'était tout à fait devant un Percival qui n'avait pas admis la mort de sa mère pour s'offusquer démesurément de celle d'une parfaite inconnue dans des circonstances similaires.

« Ce qui est fait est fait, dit-il quand sa compagne cessa enfin de parler, et ce n'est pas moi qui vais te faire un cours de morale puisque tu dis que tu n'as pas eu le choix. Qu'est-ce que tu attends de moi au juste ?

– Est-ce que tu pourrais m'héberger un moment ? Pas ici : dans ta maison de banlieue, où mes allées et venues attireront moins l'attention. Je voudrais aussi que tu loues une voiture pour moi. Quand je n'en aurai plus besoin, je la laisserai dans une rue quelconque, et tu n'auras qu'à la déclarer volée. Ce sera juste pour quelques jours, tu sais, le temps de me retourner. Ensuite, je partirai très loin d'ici et tu n'entendras plus jamais parler de moi.

– J'en serai désolé », dit-il.

Il regretta cette galanterie machinale en voyant le sourire de Valeria – ou plutôt Gina, puisque tel était son vrai prénom. Sans paraître remarquer le baiser qu'elle lui offrait, il s'écarta d'elle.

« Je vais t'aider, bien sûr, reprit-il. J'irai louer la voiture tout à l'heure, dès que ce sera possible, je te conduirai à Saint-Firmin et je rentrerai en train. Mais tu as intérêt à être prudente : si tu te fais prendre, rien ne va plus : je dirai qu'à mon avis, tu m'as volé les clefs des *Peupliers* pour en faire un double au cours d'une des nuits qu'on a passées ensemble.

– Je confirmerai, ne t'inquiète pas. Si je suis prise, je n'aurai aucune raison de te faire tomber avec moi. » Elle lui sourit à nouveau avant de pousser un long soupir. « Je suis épuisée, avoua-t-elle, et, grâce à toi, je commence un peu à me détendre. Tu permets que je dorme quelques heures ici ? »

Il haussa les épaules. « Oui, évidemment, je ne vais pas te jeter dehors. Mais je te préviens : il n'est question que de dormir. Je suis... »

Il s'interrompit, bouche bée. *Je suis tombé amoureux*, se préparait-il à dire, ou quelque chose d'équivalent, pour dissuader l'Italienne de lui faire des avances, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge quand il la vit ôter son imperméable, révélant la combinaison noire mal coupée mais pourtant quasi-moulante, le couteau fixé sur la cuisse droite, la besace sur la hanche gauche...

« Panthéra... articula-t-il. C'est le costume de Panthéra... »

Gina, se méprenant sur les raisons de son effarement, eut un petit rire joyeux. « Ne t'en fais pas, ce n'est pas moi. Je me suis juste habillée comme ça pour brouiller les pistes, pour faire croire que c'était elle qui avait... »

Une expression furieuse déforma le visage de Val. Deux pas l'amènèrent devant la jeune femme, et il la gifla violemment, en un aller-retour qui la jeta sur le lit et la laissa sans voix.

« Tu es ignoble ! déclara-t-il sur un ton glacial. Ali... Panthéra est une fille très bien, qui n'a jamais voulu tuer qui que ce soit. Essayer de lui coller tes meurtres sur le dos, c'est honteux !

– Val... souffla l'Italienne, visiblement incapable de croire ce qu'elle entendait. Elle a tué ta mère. Je croyais que...

– Tu te trompais ! D'une part elle n'avait pas l'intention de la tuer, d'autre part ma mère était une vieille collabo qui ne méritait pas autre chose. Tu ne lis pas les journaux ? Un moment, j'ai même été arrêté parce qu'on me soupçonnait de protéger Panthéra. Eh bien, c'était vrai, et ça l'est toujours. » Il eut un rire amer. « Et tu voudrais que je t'aide à disparaître dans la nature en laissant croire que c'est elle qui a commis tes crimes ? Il n'en est pas question, Valeria, ou Gina, ou quel que soit ton nom. Non seulement je ne t'aiderai pas, mais je vais te livrer moi-même à la police !

– Tu ne feras pas ça ! s'exclama la jeune femme, d'autant plus atterrée qu'elle s'était crue sauvée.

– Bien sûr que si, renvoya Val. Le commissariat est à deux pas ; je t'enferme et j'y vais. Tu réussiras peut-être à casser la serrure, mais pas avant l'arrivée des flics. Et, comme tu n'es pas Panthéra, tu ne risques pas de sortir par la fenêtre. »

Toujours furieux, il empoigna son pardessus pendu près de l'entrée, fouilla dans les poches pour en sortir un trousseau de clefs, et tendit la main vers la poignée de la porte.

Il n'acheva pas son geste : le couteau de Gina se planta au milieu de son dos, lui arrachant un cri de douleur aigu. Comme la lame ressortait, il se retourna, voulant parer le coup suivant, mais il n'en eut pas le temps. Défigurée par la panique, la jeune femme frappa à nouveau, cette fois à la poitrine, à deux reprises, et elle eût sans doute continué à le poignarder si ses jambes ne s'étaient alors dérobées sous lui. Les yeux révulsés, déjà inconscient, il s'effondra aux pieds de sa meurtrière.

Gina Marsani, après ce nouveau crime, ne pleura pas : il lui semblait avoir déjà versé toutes les larmes que son corps était capable de produire. Refusant de réfléchir à ce qu'elle venait de faire, ne songeant qu'à sauver sa vie et sa liberté, elle s'accroupit et fouilla Val, s'assura qu'il ne transportait pas d'autres clefs que celles qu'il tenait à la main. Par acquit de conscience, elle ouvrit tous les tiroirs que comptait le studio, mais elle n'y trouva aucun trousseau supplémentaire. Celui-là était de toute façon chargé d'une bonne dizaine de clefs, parmi lesquelles se trouvaient sûrement celles des *Peupliers*.

Cela ne changeait rien, se disait-elle. Avec ou sans lui, elle irait se réfugier à Saint-Firmin-sur-

Essonne. Ce serait bien sûr plus délicat, et elle ne disposerait pas d'un véhicule, mais elle n'avait pour l'heure pas de meilleure idée.

Empoignant sa valise, elle quitta le studio, forcée de pousser le corps inerte de son ancien amant pour ouvrir la porte – qu'elle ferma à double-tour derrière elle : plus tard on trouverait Val, mieux ce serait pour elle. Elle redescendit l'escalier à pas de loup, craignant à chaque étage de voir s'ouvrir une porte, surgir un témoin. Elle ne pouvait pourtant pas massacrer la terre entière.

Par chance, elle arriva dans la rue sans avoir croisé personne. Même la vieille concierge – qui la connaissait bien – semblait avoir le sommeil lourd.

Après être restée quelques instant sur le pas de la porte, à aspirer profondément l'air nocturne dans ses poumons, elle se para d'une expression décidée, tourna le dos au Panthéon et se mit à descendre la rue en direction des quais.

Moins d'une demi-heure lui fut nécessaire pour atteindre la gare de Lyon, où elle espérait ne pas attendre trop longtemps un train pour Saint-Firmin-sur-Essonne : à petite ville, trafic limité, se disait-elle cependant.

Dans un hall encore quasi-désert, elle se rendit compte que la réalité était encore pire qu'elle ne l'imaginait. Devant l'incurie des panneaux d'affichage, elle étudia avec soin les itinéraires placardés sur les murs et s'aperçut qu'aucun train ne menait à Saint-Firmin. Pour une bonne raison : Saint-Firmin n'avait pas de gare SNCF ; qui voulait s'y rendre devait descendre à Corbeil-Essonnes puis prendre un bus. Ou marcher.

Gina, alors, eut un mauvais pressentiment : la chance était décidément contre elle et, lorsqu'elle prit néanmoins son billet pour Corbeil dès l'ouverture des guichets, elle se dit que tout cela finirait mal.

Elle ne se doutait certes pas à quel point.